

Les fortes chaleurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 31

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tudes du rang suprême jetaient quelques ombres sur cette vie si belle; puis il se la représentait arrachée à ses enfants, enfermée comme une criminelle vulgaire dans une cellule de la Conciergerie, comparaissant seule et sans soutien devant l'affreux Fouquier-Tinville. Cette femme, si pleine de dignité, accoutumée à tant d'hommages, la fille des empereurs..... Rien ne pouvait le distraire de ce sombre tableau.

La force du proscrit était épuisée. L'excès de la fatigue agissait sur son âme, il ne se souciait plus de vivre. Dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, de pénibles visions l'obsédaient.

Tout à coup une main vigoureuse qui le saisit vient interrompre ses rêveries. Son compagnon, sans prononcer une parole, le force à reculer dans le taillis qui borde le chemin: il y entre avec lui, l'y arrête et l'y fixe, plaçant sa main sur sa bouche pour lui imposer le silence.

A cent pas on voit se dessiner, sur la faible clarté du ciel, une masse noire et compacte; cette masse se meut et avance. On voit les formes se développer, des têtes d'hommes paraître; ce sont quatre cavaliers conduits par un brigadier; ils marchent lentement dans un profond silence. Les voyageurs restent immobiles dans le fourré, ils retiennent leur respiration; le poitrail des chevaux fait couber les branches qui, en se dégageant, viennent retomber sur leurs cœurs agités.

Heureusement l'obscurité n'a pas permis qu'on les aperçût; les cavaliers s'éloignent, le cliquetis des fers retentit, ils prennent le trot et disparaissent.

« Oui, pressez-vous; vous pourriez arriver trop tard! leur crie Treboux en sortant de sa retraite. Maintenant, monsieur le comte, faites comme moi. » Et il tire de son sein un pistolet qu'il arme: « Malheur à celui qui voudra nous arrêter! nous sommes trop avancés pour reculer. Le moment des compliments est fini. En route, il nous faut absolument passer avant le jour. »

Cet incident a rendu au comte sa présence d'esprit; le sang qui circule rapidement dans ses veines lui a fait oublier la fatigue.

« A droite, sur la hauteur, nous voilà sur un terrain qui n'est pas favorable aux charges de la cavalerie.

— Voyez à notre gauche, dit Treboux dans les instants qu'il accorde à son compagnon pour reprendre haleine; cette lumière, c'est le quartier général du commandant dont on vous a parlé; nous ne l'avons pas encore dépassé; si cet homme soupçonnait qu'il y eût par là du gibier pour lui, il aurait bien vite mis ses limiers en chasse.

« Entendez-vous? Voilà le tocsin; c'est bien ce que votre ami le palefrenier vous avait promis, ils n'ont plus trouvé les oiseaux dans le nid. Le signal va se répéter dans tous les villages. En avant, jetons-nous dans ce ravin. »

Après deux heures d'une course pénible, le guide ralentit son pas, il cesse de presser son camarade forcé de rester en arrière du vigoureux montagnard; celui-ci l'attend, et le voit en souriant faire les derniers efforts. Tout à coup une figure noire paraît dans les pâturages où ils erraient sans suivre de sentiers, elle s'arrête, se place devant eux comme si elle était décidée à leur barrer le passage..... Est-ce un dernier obstacle qu'il s'agit de renverser? Le comte regarde son guide pour lui demander ce qu'il y a à faire. Celui-ci s'avance sans défiance, il ne prépare point son arme; il s'arrête, puis, d'une voix forte, il s'écrie dans le patois de ces montagnes: « Pauvre Jean! en voilà encore un sauvé de la guillotina! » Se tournant alors vers le proscrit: « Vous êtes en Suisse, M. le comte, vous pouvez vous reposer. Maintenant votre tête est bien à vous. Il y a quelques heures que peut-être on n'en eût pas donné grand'chose. »

Le proscrit s'arrête, surpris de ces paroles; il s'étonne de pouvoir respirer, il regarde autour de lui. Il se trouve sur une des dernières éminences du Jura; l'aube, qui commence à blanchir, lui permet d'apercevoir à ses pieds une immense vallée à moitié cachée dans la vapeur. Il interroge son guide pour lui demander s'il est bien vrai....; l'attitude seule de Treboux lui dit que les gendarmes du comité de salut public ne lui peuvent plus rien.

Le comte se précipite à genoux sur le gazon couvert de rosée; il remercie Dieu de l'avoir mis hors de l'atteinte de

ses persécuteurs; puis il s'assied sur un rocher, et d'un œil étonné il contemple le vaste horizon qui se développe devant lui.

(A suivre.)

Les fortes chaleurs.

Deux paysans passant sur Montbenon aperçoivent la baraque où est exposée en ce moment la baleine.

« Entrez, messieurs! On entre toujours, continuellement, 40 centimes les secondes, 60 centimes les premières! Quelque chose que vous n'avez jamais vu! Une baleine prise vivante! Entrrrrr.....rez!

— » Hum! Il nous faut voir cela.

Est-ce qu'elle est vivante votre baleine?

— Sans doute, entrez toujours! soixante centimes.....

— On vous donne vingt centimes pour voir votre baleine, c'est bien assez!

— Comment, vous marchandez pour voir ce que vous n'avez jamais vu? Mais alors la baleine vous mordera!

— Voulez-vous nous la faire voir pour vingt-cinq.

Le matelot se retourne.

— Eh bien! dit un des paysans, allons à Tivoli, on boira de la bière pour vingt centimes et puis on ne verra pas la baleine. »

Ils s'en vont à Tivoli et demandent après avoir bu leur bière:

« Est-ce qu'elle est bien vivante, la baleine? »

— « Sans doute! sans doute! s'écrie un farceur! »

Nos paysans s'en retournent et marchandent de nouveau devant la baraque. On ne veut pas les laisser entrer pour ce qu'ils offrent, certain qu'ils reviendront. Ils s'en vont au café du Grand-Pont boire une chopine de nouveau.

Quelqu'un qui les avait vu sur Montbenon leur demande: « Eh bien! c'était joli cette baleine? »

— « Qui est-ce qui vous dit qu'on l'a vue? » réplique, en grognant, le paysan interpellé.

L'importun se retire.

Un moment après le second paysan demande:

— « Est-elle bien vivante, cette baleine? »

— Bien sûr! sans doute!

Cela décide enfin nos campagnards; on les voit prendre le chemin de Montbenon.

Une demi-heure après, les voilà qui reviennent. Celui qui les avait décidés à aller, les aperçoit de loin et veut s'esquiver, mais ils lui crient:

Eh bien oui, qu'elle était vivante, la baleine! Ouai! Elle a crevé par ces grandes *chaleu!*

On annonce, comme devant paraître prochainement, un volume intitulé: *Mes souvenirs*, par M. G. Richardet, ancien rédacteur des *Feuilles de Houx*.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.